

Quelques poètes se sont même avisés de placer les six premiers pieds d'un vers alexandrin sous un numéro et les six derniers sous un autre : ce tour de force décourage certains poèmes du jour fort goûtés ; cet enjambement acrobatique, ce saut du *tremplin* littéraire a eu beaucoup de succès.

Les lopins de vers ou de prose numérotés, comme des voitures de remise, ont cela de commode que, s'ils n'ajoutent qu'à la valeur *numérique* de l'œuvre, ils permettent du moins au critique de signaler les numéros des divers fragments sur lesquels portent ses observations et d'en préciser l'endroit.

Aristote avait imposé trois unités gênantes aux faiseurs de pièces dramatiques, et je conçois que ceux-ci dans l'intérêt de la facilité de leurs allures, s'en soient affranchis ; mais je concevais moins les auteurs qui, à l'avenir, repousseraient les numéros dont je parle ici. Ils auraient certes bien tort : rien de plus agréable que cette manière d'étiqueter ses idées et de passer de l'une à l'autre à l'aide d'un chiffre. Cela ne me semble pas d'une grande difficulté ; je suis même tenté de l'employer moi-même, et si mes lecteurs me le permettent, je ne commencerai pas plus tard qu'à présent.

III.

Mais si les auteurs de notre époque ont secoué le joug de règles gênantes, s'ils ont constitué ce que j'appellerai le *bon temps* de la littérature, je n'en reste pas moins persuadé que son *beau temps* fut le grand siècle de Louis XIV. Les réputations qui s'élevèrent alors sont encore debout. En vain la révolution politico-littéraire de 1830 essayait-elle d'en abaisser la grandeur. Semblables à ces hauts rochers de la grève de l'océan, couverts un moment par la marée et qui surgissent plus altiers quand elle se retire, ces colossales renommées dominent encore le monde des intelligences et